

1
à Pierre L...

Une chose n'est pas tout à fait morte qui n'est pas encore oubliée.

J'écris parce que j'ai besoin d'écrire...et voilà tout. Vivre de souvenirs et d'espérance, sans jamais rien qui ranime l'amour, que l'ardeur de mon âme fidèle.

(Gide)

samedi le 22 août 1931.

Ce sont des mots d'amour que je veux;

Je veux que ce que je t'écrive soit comme une tulipe au milieu d'une pelouse.

J'aurais voulu te cacher sous un nom qui égalât le tien, mais je ne te conçois pas sans ton vrai nom; aussi ne te nommerai-je pas.

Tu es l'Ami, tu es celui que j'aime.

Et je tâcherai, ici, de ne jamais me cacher sous l'ironie.

Je suis ici tout nu, entre quatre murs, et c'est parce que je suis ainsi que je ne me montrerai pas.

Je ne tâcherai pas de te faire comprendre jusqu'où je t'aimai, c'est trop vertigineux, tu n'y arriverais pas

2

Tu étais encore très jeune.

Nous nous promenions en été, et j'aimais voir le vent jouer cache-cache avec toi. Il t'enroulait comme j'aurais voulu le faire moi-même, il te gonflait le dos, puis la poitrine, il modelait tes bras dans le linge.

Ami, tu ne savais pas que tu étais beau, mais moi je le savais bien.

J'aimais tes jambes et tes bras bruns de soleil, j'aimais tes cheveux secs et en désordres, j'aimais ton front, ta bouche, tes yeux, tes joues que j'aurais voulu embrasser, mais jamais je ne l'aurais fait, car peut-être n'aurais-je plus su lire dans tes yeux clairs.

jeudi 17 juillet.

Je ne trouve qu'un moyen de me guérir de toi, c'est en t'écrivant. Jamais tu ne pèseras ce que tu me fis déjà souffrir, depuis que tu es ailleurs. Tu m'as tout enlevé. Je voudrais t'écrire, mais je n'ose rien t'envoyer. Je crains tant que l'on ne t'ait défendu de m'écrire. Pourquoi de si longs cauchemars? Et plus je te sens inaccessible, plus mon amour exaspéré grandit.

3
Dis-moi, t'ai-je froissé dans ma dernière lettre? Mais tu sais que je souffre, et c'est trop long, cela aigrit et rend mauvais. Depuis, tu sais quoi, je n'ai plus trouvé cette amitié calme qui n'a aucune arrière pensée. Tu me connais pour savoir ce que tu dois prendre et rejeter dans cette lettre.

Mais ne comprends-tu donc pas que ce n'est pas rien que de l'amitié que j'ai pour toi? Non, non, c'est de l'amour, le véritable, vois-tu. Je brûle pour toi, mais tu ne t'en rends pas compte. Je t'aime comme jamais je n'aimerais une femme. Mais tu ne le sauras jamais. Ne comprends-tu donc pas

Je t'aime, je t'aime et je pleure et tu me fais souffrir.

Que m'importent les autres si je te suis indifférent? Je sais que ce sentiment n'est pas louable, je sais que les savants ont donné des noms grecs et baroques à cela, je sais que si on ~~l'apprenait~~ l'apprenait, l'on me dirait que je suis un être dénaturé. Et tout cela, que m'importe? Ceux qui le diront, seront ceux qui n'ont jamais aimé personne. Et à ceux qui me le reprocheraient, je répondrais qu'autant je t'aime, autant je te respecte, que je t'aime parce que je ne te connais pas, que tu me fisses me respecter moi-même. Et quand

4 nos relations furent interdites, ce fut pour moi la débacle et c'est toi, entends bien, toi, et uniquement toi qui dois me sauver, et c'est urgent, tu n'as pas le droit de te dérober. Tu dois me sauver et si toi tu ne le fais pas... oh, non! fais-le! Je sais que pour le moment je ne suis pas digne de toi, ~~et~~ ^{je me metrais à genoux, à côté de toi,} Si tu étais ici, je pleurerais dans tes mains, et tu devrais me relever, tu devrais me relever comme tu le fis inconsciemment jadis. Alors aussi, tu me rends digne de toi. Je suis faible et je tombe facilement.

dimanche le 23 août.

Je n'ai rien à t'écrire, Ami, rien. J'ai cherché la joie où je ne puis plus la trouver maintenant que j'en connais une autre. Et je fus déçu, je devais l'être. Il y a toi, mon Ami, et puis encore toi, et ensuite, encore toi. Si j'avais pu passer cette journée avec toi, je ne t'aurais pas dit que je t'aimais, car ces mots empâtent la bouche, je t'aurais parlé de tout, ou je n'aurais rien dit du tout? Tu aurais mis ta main dans la mienne, et nous aurions parlé des arbres et des fleurs et des oiseaux, et nous aurions respiré le parfum des foins. Je t'aurais parlé de l'Amour qui régit l'univers, je t'aurais dit la somme d'amour que possède un tableau, une couleur, j'aurais essayé de te faire voir ce qu'on ne voit p

pas, tu m'aurais dit: cet arbre est vert, et je t'aurais répondu que non, qu'il y a du vert dans cet arbre et du rouge dans ce toit, mais qu'il y a encore toutes les autres couleurs, mais rien que pour nous deux, que ce n'est ni ce rouge, ni ce vert qui fait la beauté de cet arbre et de ce toit, mais que ce sont toutes les nuances qu'ils prennent. La beauté, Ami, n'est pas dans ce que nous voyons, mais en nous-même, la beauté est dans nos yeux. Elle émane de nous, c'est nous qui faisons qu'une chose est belle. ET vers le soir, lorsque le soleil devient rouge, et que l'on entend le cri-cri, nous nous serions assis contre une meule de paille, sur la terre encore toute épineuse, et, ensemble, nous aurions ri, parce que nous aurions été heureux, rien que pour cela. Et nous n'aurions pas songé à la saison qui passe, aux feuilles qui choient. Non, pas cela, car c'est triste. Nous n'aurions vécu que le moment présent;

Viens, le ciel est vide et rosé, il se fait tard,
entrons.

6
Ero un tantost d'quest estieu,
Que ni vihavo ni dormieu,
Fassieu mièjour, tan que me plais,
Lou cabassou
Toucant lou sou
à l'aise.

Par un après-midi de cet été,
Je ne veillais ni ne dormais,
Je faisais ma sieste, que j'aime,
La tête
Contre le sol
A l'aise.

(Mistral)

J'avais longtemps hésité à employer toujours le JE et
MOI, car l'on m'avait toujours dit que MOI est horrible.
"Que si le MOI est haïssable, aimer son prochain comme
soi-même devient une atroce ironie." (Paul Valéry).

vendredi 28 août.

SA R...? la veille de mon départ, au soir, j'étais monté
té sur la colline. J'allais quitter TOUT CELA-et je regardais
dans la vallée de Thônes, devant moi la route continue,
s'enfuyant au loin. Plus loin c'était de nouveaux ruisseaux,
des montagnes, des neiges aperçues, des forêts, des villages;
et leur nom, je me les redisais pour ma tristesse plus amère::...
et puis je suis parti sans plus rien voir; laissant derrière
moi, comme une trainée de tendresse."
(Gide)

Ami, tu ne sauras pas pourquoi j'ai failli pleurer en

Faisant cela. Je ne sais si tu connais ce sentiment du départ. Moi aussi, je quittai ce village que je connaissais par toi. Que de fois ai-je rôdé autour de toi, sans même que tu ne t'en doutas. Et parfois il me parvenais des cris... j'écoutais dans l'espoir de reconnaître ta voix. Je m'asseyais de préférence sur une colline, d'où je ~~parvenais~~ à t'apercevois sans que tu ne me vis. Et pour tromper mon attente, ma curiosité, pour me tromper moi-même, pour donner à tout cela un autre nom, je peignais.

Je suis monté une dernière fois sur cette colline, et j'ai vu dans la vallée tout ce que j'allais laisser derrière moi, et, Ami, te le dirai-je? Je te vis dans cette vallée, et c'est ce qui me rendit la séparation si pénible. Je te vis toi, tu voulais me suivre, tu me demandais d'attendre, tu pleurais, mais tu avançais si lentement. Comprends-moi bien, Ami, j'ai entendu tes larmes parce que tu me parlais, mais j'étais déjà trop loin pour les voir. Je devais poursuivre ma route, je devais... et crois-tu que ce fut sans larmes? Mais tu ne les vis pas. J'étais trop loin de toi; tu ne les entendis pas, car je ne te parlai pas.

Il est des tristesses qui ne correspondent pas aux mots. Mais je ne pouvais pas t'attendre... O Ami' cours, cours, tâche de me rejoindre, mais je crains que lorsque je serai sur la colline suivante, et qu'une dernière fois je me retournerai pour voir

8

celle dont je viens, et, où je te quitterai, je ne t'apercevrai pas, tu seras encore dans la première vallée ...

Et ce sera la dernière fois que je me retournerai...

Tu sais que j'aurais voulu rester avec toi: "O ma tête sur ton épaule, et ta main fraîche." (Gide)

Mais non, les arbres que j'ai aimés, je ne les reverrai plus, l'Ami que je connus, je ne le connais plus.

Et ce soir, la seule fois qu'ensemble nous vîmes le soleil se coucher "pendant que de ses vocalises mécaniques un rossignol faisait des trous dans la nuit", ce soir, je ne le verrai plus.

C'est ce soir-là que j'aurais dû prendre ta tête entre mes deux mains, et je t'aurais embrassé.

Mais ce soir-là est passé,
bien passé,

oublié,

tu ne t'en souviens même plus.

Et pourtant ce soir-ci est pareil à ce soir-là.

Je vois une étoile, (peut-être en ce moment la regardes-tu aussi) et la lune projette une clarté dure et métallique, affreusement triste... pourtant, pas si nous étions ensemble.

Samedi 28 août. 6h. du soir;

9
Je suis heureux, Ami, parce qu'il fait beau et que je t'imagine ~~près~~ près de moi... j'entends ta respiration, je te ~~sens~~ sens près de moi. Sur les murs des dessins géométriques de lumière orange, et, au dessus, le ciel.

Tu ne connais pas ces jours où je voulais rejoindre le ciel. Je marchais des heures et des heures, et, quand le soir approchait, le ciel était encore aussi éloigné qu'auparavant. Alors je m'étendais sur le dos, je ne regardais plus que le bleu, et, dans des moments d'éclaire, je perceais cette première couche, je fixais ~~des~~ ^{mes} sur un point, et je ~~et~~ cherchais ~~ce~~ que ce bleu me cachait; il me semblait parfois qu'un vide se faisait, que je pénétrais plus en avant, je touchais, j'allais enfin voir... puis tout se refermait brusquement... je reprenais sens et je me rendais compte de mon extraordinaire émotion. J'étais comme l'enfant qui retient son souffle pendant qu'il construit un château de cartes, et quand celui-ci croule, respire bruyamment. Dis-moi, n'as-tu jamais sondé ainsi le ciel? Mais tu dois le faire par beau temps et en plein jour, car les étoiles arrêtent la vision.

10
Je t'ai promi de ne pas me cacher, mais j'ignore quand je me cache et quand je me montre. Je ne sais quand je mens ou quand je dis la vérité. Je me contredis parce que je ne saurais pas ne pas le faire. Comprends-moi: il y a en moi comme une seconde personne qui, dès que j'ai dit une parole, si insignifiante soit-elle, me harcèle pour dire le contraire. Et parfois je ne voudrais pas le faire, mais je dois, je dois... et pourtant je suis chaque fois sincère, au moment même, et puis je ne sais plus, peut-être ne l'étais-je pas.

Tout ceci n'était qu'un essai de franchise; je me recherchais tel que je m'étais connu jadis, avant que je ne fasse suivre toutes mes pensées, tous mes actes, mes ferveurs, tous mes sentiments d'un immense éclat de rire.

Mais je vais faire un effort-je voudrais recommencer à regarder tout avec amour, sans m'observer moi-même, sans étudier chacune de mes poses.

11
J'aime à rester dans la nuit, devant
ma table, entouré de livres et de poussière, près de ma fen-
nêtre ouverte... à chaque demie heure j'entends sonner ~~à~~
une cloche, et je songe à notre village, je songe à toi, ~~à~~
mon Ami, mon Ami à moi.

Je ferme les yeux, et je vois l'église et la route ca-
pricieuse comme un jeu de patience: les carrés de prair-
ies semées de toits rouges, enfermés par une ceinture
de peupliers. Que m'as-tu donc fait pour que ton souve-
nir me poursuive ainsi? Jamais je n'osais me certifier
que tu m'aimais-d'ailleurs si tu en fus capable, tu ne
le fis jamais comme moi-même je le fis at maintenant
ce que je n'avais jamais fait non plus-je dois me cer-
tifier que tu ne tiens même plus à moi. Et si je te di-
sais cela, tu tâcherais de me prouver le contraire--je
crains de ne pas te croire--et il vaut peut-être mieux
que cela soit ainsi.

Je préfère que tu ne me répondes pas du tout, plutôt
que de ne pas comprendre ce que tu pourrais me répondre

.....

12

lundi 7 septembre.

J'ai envie de t'écrire parce que je te voudrais près de moi ce soir. Je suis désemparé, seul... j'avais décidé cette après-midi de ne plus revenir chez moi, j'aurais erré par les champs. Je ne le fis pas... lâcheté? Peut-être... probable...

Mais j'aurais dû revenir chez moi, l'on m'aurait questionné, et si j'avais répondu que j'étais parti, sans motif, parce que j'étais triste, ils ne m'auraient pas cru... ils auraient cherché un motif qui correspondit à leur intelligence, ils m'auraient reçu avec des grands cris et des démonstrations de tout genre, alors qu'ils auraient dû me recevoir en silence. Et puis... je t'aurais abandonné sans plus aucun espoir... et tu m'es encore trop nécessaire, élémentaire. Quand donc aurai-je cette délivrance de ceux que je connais trop. Je les aime, mais je ne puis plus les aimer si près.

Ami, aide-moi, je ne demande pas que tu parles, ta présence me suffit, car ce que je m'imagine, tu ne le dirais pas, et j'aurais une désillusion, si tu parlais, que tu ne me dises pas ce que j'imagine. Je n'écris plus, même

13

toi, tu m'ennuies, tu m'ennuies, tout m'ennuies, moi-même
je m'ennuie. Je voudrais avoir un autre corps, ne pas
me connaître, trouver du neuf en moi, me découvrir et
m'étonner de moi-même.

mardi 8 septembre.

Comprends-moi bien, je t'aime, mais cela ne me suffit pas
Je dois montrer cela à une autre personne, m'étaler de-
vant elle, lui faire confiance, en arrivant à te faire aime
mer par elle autant que je la fais moi-même. Si tu me
dis que c'est partager notre amour, tu ne comprends pas
ce que je veux. Il faut que je montre à quelqu'un com-
bien nous nous aimons. Et dès que je me serais ainsi
montré, j'aurai horreur de moi, et je chercherai une
nouvelle forme pour toi et pour moi, une forme qui ne
corresponde plus à celle que d'autres connaissent, et
cette dernière forme, je la détruirai également. Et c'est
de cela que j'ai peur. Car je les détruirai toutes, et
lorsque nous ne saurons plus nous cacher, lorsque je ne
pourrai plus trahir, mon amour pour toi sera éteint.
Car la trahison, dis, ce n'est pas cette horreur que l'on

14 invente. Pour moi, la trahison est une autre forme, une forme plus complète, une forme malade de l'amour. Mais je crains que tu ne comprennes pas. Je comprends déjà plus moi-même.

jeudi 10 septembre.

Ami, Ami, entends comme ton nom est dur comme la pierre. Entends-tu mon coeur qui bat ton nom en mesure, et il sonne comme les cailloux que l'on brise. Non, non, je ne me suis pas encore retourné la dernière fois. J'avais cru ton nom doux, j'en faisais tout une symphonie, mais il est âpre et sauvage, il est fait de trois syllabes que je prononce en même temps, j'ouvre la bouche, et ton nom claque. Il résonne comme du métal, il est dur, il est dur. Ton nom arrache et déchire les feuilles des arbres, il rebondit et brise tout ce qu'il rencontre.

Ami, ton nom, moi, je le connais, car il m'a rencontré, et moi aussi, il m'a brisé.

.....

J'ai peur, j'ai peur, je sens un nouveau et immense sentiment en moi, et il est plus fort que l'amour, je crache,

15

je crache, ... Ami, il est trop tard... je ne t'écrirai
même plus ici... c'est fini.....